



HAL
open science

Visions pratiques en milieu urbain

Jean-Paul Thibaud

► **To cite this version:**

Jean-Paul Thibaud. Visions pratiques en milieu urbain. Jean-Paul Thibaud. Regards en action. vers une ethnométhodologie des espaces publics, Editions A la Croisée, pp. 21-54, 2002. hal-01879811

HAL Id: hal-01879811

<https://hal.science/hal-01879811>

Submitted on 5 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Visions pratiques en milieu urbain

Jean-Paul THIBAUD

In Regards en action.
vers une ethnométhodologie de l'espace public.
textes choisis et présentés par Jean-Paul Thibaud,
Grenoble: Editions A la Croisée, 2002, p. 21-54

Ces trente dernières années marquent une étape importante dans l'évolution des sciences humaines et sociales. En effet, depuis la fin des années soixante se dessine un paysage intellectuel original qui tend à redéfinir les termes de la démarche sociologique. On pourrait dire, de façon très lapidaire, qu'il s'agit d'un retour radical au « terrain ». Les faits observés ne sont plus réduits à la fonction de validation d'une théorie donnée a priori. Ainsi, on demande plutôt au terrain de parler d'abord par lui-même, l'analyse se coulant dans l'ordre selon lequel se présente et se livre l'observable. Il ne s'agit pourtant pas d'un réalisme naïf. Une idée étonnante court tout au long de cette révolution discrète. Les activités qu'on pensait totalement liées aux méthodes scientifiques et sociologiques telles que l'observation, l'enquête et la construction d'hypothèses sont pratiquées couramment dans la vie quotidienne.

Souvent désignée comme le « tournant pragmatique »¹ des sciences sociales, cette nouvelle orientation rassemble une grande variété d'approches qui, parfois, se combinent et s'alimentent mutuellement : ethnométhodologie attachée à décrire le caractère pratique de la vie sociale, interactionnisme s'intéressant aux cadres et aux formes de l'interaction sociale, ethnographie de la communication inspirée par l'attitude et les techniques de l'ethnologie, sémantique des situations développant une approche relationnelle de la signification, analyse de conversation traitant du déroulement et des dynamiques des échanges verbaux, cognition distribuée mettant l'accent sur le substrat matériel de la cognition humaine. Il existe même une anthropologie des sciences qui, loin d'une épistémologie conceptuelle, observe les pratiques et savoir-faire ordinaires des scientifiques. Toutes ces recherches ont des points communs. Le

¹ Le pragmatisme est un courant de la philosophie américaine développé au début du siècle par Charles Pierce, John Dewey, William James et George Herbert Mead. On peut toutefois entendre le terme « pragmatique » au sens de la langue courante : fonctionnel, concret, finalisé. Plusieurs publications récentes mettent en évidence cette nouvelle façon de concevoir la recherche. Se reporter en particulier au numéro 529-530 de la revue Critique (1991), au numéro 49-50 de la revue EspacesTemps (1992), à La théorie de l'action (dirigé par Louis Quéré, 1993) et à François Dosse (1995).

plus unanimement partagé est sans doute de réintroduire l'action comme une composante fondamentale et incontournable de la vie sociale. Autrement dit, un des principaux objectifs est de comprendre comment les situations de tous les jours se déroulent, s'ordonnent et se dotent de sens.

L'ethnométhodologie joue à cet égard un rôle de toute première importance dans cette nouvelle réflexion sur le « faire ». Elle repose sur un certain nombre d'arguments de base que l'on retrouve dans la plupart des démarches pragmatiques actuelles : reconnaissance des compétences de l'homme ordinaire, insistance sur le caractère scénique de la vie sociale, attention portée au déroulement détaillé des séquences courtes d'activité, primat de la description sur l'explication. Paradoxalement, alors que l'ethnométhodologie est l'objet d'une attention croissante de la part des chercheurs et étudiants français en sciences sociales, l'accès aux textes originaux reste pour l'instant restreint à un public nécessairement anglophone. Un déséquilibre important continue d'exister entre la diffusion des idées de l'ethnométhodologie au sein de la recherche française et l'absence notable de traductions qui limite l'accès direct aux documents de référence. Cet ouvrage a pour objectif d'aller au-delà de cette connaissance de seconde main et de permettre à l'ensemble de la communauté scientifique francophone d'accéder aux travaux originaux d'auteurs anglo-saxons.

Trois orientations principales guident le choix des articles sélectionnés dans ce recueil. Premièrement : la cohérence théorique des contributions. Tous les articles s'inscrivent au sein de l'ethnométhodologie et en développent un de ses aspects. Deuxièmement : la dynamique interne de l'ethnométhodologie. Les textes retenus couvrent une période de plus de vingt cinq ans (de 1972 à 1998) et doivent permettre de se faire une idée de l'évolution de ce mouvement. Troisièmement : l'unité thématique des articles. La plupart des contributions prennent l'espace public urbain

² Par delà les différences d'objectifs et de méthodes, cette orientation renoue avec une réflexion développée déjà au XIX^{ème} siècle et qui voulait s'opposer à un idéalisme radical centré sur la pensée et la représentation.

³ La position clé qu'occupe l'ethnométhodologie mérite d'être soulignée. La radicalité des arguments qu'elle défend a suscité de vives réactions et d'intenses débats au sein des sciences sociales contemporaines. Son refus de théoriser et sa méfiance envers toute généralisation la situe d'emblée dans une position singulière et critique. C'est dire que l'ethnométhodologie se définit très tôt non pas comme une nouvelle théorie sociologique mais plutôt comme une alternative aux diverses formes de théorisation sociologique.

⁴ Développée aux Etats-Unis au cours des années 60, l'ethnométhodologie a acquis depuis une dimension internationale. Les textes fondateurs et débats actuels au sein de l'ethnométhodologie restent très majoritairement rédigés en anglais. Signalons toutefois l'important travail de diffusion des travaux de l'ethnométhodologie réalisé par l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, en particulier par le biais de la revue *Raisons Pratiques*. Un bon état des lieux des débats actuels au sein de l'ethnométhodologie peut être trouvé dans l'ouvrage collectif dirigé par de Fornel, Ogien et Quéré (2001).

comme champ d'investigation privilégié.

Les extraits publiés dans ce recueil ont été regroupés en cinq thèmes.

- Le premier thème, « Echanges de regards en public », s'intéresse principalement à la place qu'occupe le regard dans la mise en forme des interactions sociales dans l'espace urbain. Les articles mettent en évidence les compétences et procédures sur lesquelles s'appuient les citoyens pour organiser ensemble les relations en public.
- Le deuxième thème, « Observation des conduites en situation », est davantage d'ordre méthodologique. Les articles donnent de précieuses indications sur la manière d'approcher un terrain et de décrire les phénomènes observés.
- Le troisième thème, « Dispositifs de visibilité en mouvement », traite des pratiques de circulation en ville. Partant de cet objet d'étude, les articles introduisent l'environnement matériel et la mobilité dans l'analyse des conduites sociales.
- Le quatrième thème, « Expériences sensibles en partage », pose le problème des versions multiples que l'on peut donner d'une même situation. Les articles montrent comment nous parvenons à maintenir l'évidence d'un monde commun et partagé.
- Le cinquième thème, « Ecologie de la perception en débat », est consacré à l'approche écologique de la perception développée aux Etats-Unis par Gibson⁵. Les articles font état des principales questions et divergences qui animent le débat actuel entre l'écologie de la perception et l'ethnométhodologie.

Cet ouvrage peut être lu à la fois comme une introduction générale à l'ethnométhodologie et comme un bref état des lieux sur l'ordinaire de la perception en milieu urbain⁶. On l'aura compris, l'apport de l'ethnométhodologie à la recherche urbaine se situe à la croisée de deux mouvements : d'une part, une attention croissante portée au problème de la « perception située » ; d'autre part, le développement actuel de recherches prenant les pratiques de la rue comme domaine d'investigation. Abstenons nous toutefois de considérer ces investigations urbaines

⁵ L'écologie de la perception est une théorie psychologique de la perception qui s'intéresse à la relation qu'entretient l'individu avec le milieu dans lequel il évolue. Elle repose sur l'idée selon laquelle l'environnement délivre des informations au sujet percevant et fonctionne par là même comme un ensemble de ressources à l'action. Pour un exposé complet de cette approche, se reporter en particulier à Gibson (1979). Une bonne synthèse de l'écologie de la perception est proposée dans l'ouvrage de Bruce et Green (1993) traduit en français.

⁶ Est-il besoin de préciser qu'il s'agit là de la version qu'en donne l'ethnométhodologie ? D'autres perspectives pourraient être développées à propos de ce thème de recherche.

comme de simples applications ou illustrations d'une démarche que l'on pourrait exposer par ailleurs de façon générale et abstraite. Bien au contraire, chaque étude de cas, pour aussi limitée qu'elle paraisse au premier abord, révèle l'ethnométhodologie pour ce qu'elle est : une pratique de recherche à découvrir pas à pas et à réinvestir sans cesse en fonction des terrains d'étude.

Cet essai introductif ne prétend pas épuiser les divers apports et résultats de l'ethnométhodologie. Il a plus modestement pour objectif d'en dresser les grandes lignes afin de familiariser le lecteur aux articles qui suivent. De ce point de vue, si l'ethnométhodologie paraît souvent complexe et difficile d'abord, voire hermétique, seul le retour aux textes d'origine permet de mesurer l'importance et l'originalité de cette démarche.

Dans un premier temps, je montrerai comment l'ethnométhodologie construit un nouveau domaine de recherche que l'on pourrait qualifier de « pratico-sensible ». Dès lors que l'on se propose de décrire la vie sociale à même ses accomplissements pratiques se pose la question des rapports entre l'agir et le percevoir qu'une longue tradition occidentale a soigneusement dissociés⁷. En fait, il s'agit de deux versants complémentaires et indissociables de l'activité, si bien que toute théorie de l'action pratique engage inévitablement une conception de la perception saisie dans les situations concrètes.

Dans un second temps, je préciserai l'apport de l'ethnométhodologie à la sociologie contemporaine. En insistant sur le caractère public et situé des pratiques sociales, l'ethnométhodologie renouvelle nos façons de questionner la vie quotidienne, de conduire une enquête de terrain et de rendre compte des phénomènes observés. Autrement dit, elle pose en des termes originaux le problème de l'observation et de la

⁷ Cette question est précisément l'objet d'un débat actuel entre l'ethnométhodologie et d'autres auteurs proches de ce mouvement mais néanmoins critiques à son égard. Si le fond de la discussion porte sur le degré de contingence des actions pratiques, le champ du sensible émerge comme un thème récurrent de ce débat. Bien que rarement invoquée directement, la perception constitue un des enjeux principaux de certaines réserves adressées à l'ethnométhodologie. A titre d'exemple, l'introduction du monde des objets dans la vie sociale fait valoir les possibilités d'extension de la vue. Ainsi, Latour (1994) reproche à l'ethnométhodologie de ne pas suffisamment faire de place aux « interactions cadrées », aux dispositifs construits et artefacts techniques qui agencent et totalisent les situations sociales. Selon ce programme, si perception située il y a, c'est précisément parce qu'elle compose avec le monde matériel et que celui-ci opère des partitions et des sommations, définit des cadres qui limitent et prolongent l'étendue du regard. Ou bien encore, la prise en compte de la compétence des personnes au jugement mobilise divers modes d'accommodation du regard. Boltanski et Thévenot (1991) proposent ainsi de réintroduire les justifications que donnent les personnes de leur propres actions afin de comprendre comment nous mettons à l'épreuve notre environnement quotidien. Cette alternative conduit à l'hypothèse d'un nombre limité de « cités », de régimes d'action et de points de vue sur le monde, variables et négociables au gré des rencontres. Selon cette approche, c'est la capacité de chacun à délibérer à bon escient sur ce qui est digne d'attention, à « ouvrir ou fermer les yeux », qui permet de s'engager dans une situation et de passer d'un monde à un autre.

description en sciences sociales⁸.

Dans un troisième temps, je m'intéresserai plus particulièrement à un champ d'investigation de l'ethnométhodologie : celui de l'espace urbain. En m'appuyant sur des études de terrain, je considérerai successivement la question du territoire urbain, ensuite celle de l'environnement construit, enfin celle du déplacement piétonnier. L'exposé succinct de ces diverses études permettra de montrer le type de résultat auquel peut aboutir l'ethnométhodologie.

LA PERCEPTION INCONTOURNABLE

Sans doute faut-il se méfier des simplifications hâtives résultant de l'étiquetage d'une démarche scientifique. S'il existe bel et bien une approche ethnométhodologique de la perception, elle n'est pas pour autant homogène et facilement identifiable. L'évolution de la recherche au cours des trente dernières années, la diversité des tendances qui s'en réclament et son hybridation éventuelle avec d'autres démarches rendent la tâche d'autant plus difficile. En outre, rares sont les ouvrages de référence qui développent en détail une véritable réflexion sur la « perception située ». C'est souvent au détour d'une description, à partir d'une étude de terrain ou dans le dialogue renoué avec la philosophie qu'apparaissent certaines indications la concernant. Mais s'il n'existe pas vraiment d'œuvre majeure en la matière, de nombreux articles l'abordent pourtant explicitement. Disséminés au sein de revues scientifiques ou d'ouvrages collectifs, s'appuyant sur des objets d'étude très variés, couvrant plusieurs décennies, ces publications tendent actuellement à reposer la question de la perception dans le champ des sciences sociales⁹.

Alors que de nombreux domaines scientifiques et champs disciplinaires s'intéressent au travail des sens, rares sont les démarches qui vont jusqu'à considérer

⁸ Il ne faut pas confondre pour autant l'ethnométhodologie avec une nouvelle approche méthodologique. L'ethnométhodologie est d'abord et avant tout une discipline qui se propose d'étudier les « ethnométhodes », c'est-à-dire les procédures et raisonnements pratiques à partir desquelles s'organise la vie sociale.

⁹ Dans une perspective proche, mais néanmoins distincte de l'ethnométhodologie, on peut se référer bien sûr à Goffman (1963, 1991) et plus récemment à Bessy et Chateauraynaud (1995).

¹⁰ L'ethnométhodologie peut être considérée dans son ensemble comme une tentative de « respécification radicale de la démarche sociologique » (Relieu, 1993). Cela consiste à affirmer que « l'ordre est déjà accompli dans le concret », que les faits sociaux doivent être considérés non pas comme des choses mais plutôt comme des accomplissements pratiques. Des thèmes aussi différents que la logique, l'épistémologie, la méthode, l'acteur social, la cognition, le langage ou la morale ont déjà été l'objet de cette démarche dans un ouvrage collectif (Button, 1991).

la perception comme un opérateur de l'action à part entière. Comme il sera montré plus en détail par la suite, l'ethnométhodologie parvient à une telle position en déplaçant les termes du questionnement : à l'analyse de la perception pour elle-même, elle substitue la mise à l'épreuve pratique des conduites perceptives. Du coup, il apparaît que la catégorie générique de « perception », tend à occulter la diversité des modes d'orientation perceptive et l'hétérogénéité de l'environnement sensible¹¹. S'il existe différentes façons de voir, le problème consiste alors à comprendre comment elles s'incorporent aux activités quotidiennes et sont constitutives de celles-ci. Formulé autrement, plutôt que de dissocier l'action de la perception, il s'agit de révéler les potentialités d'action du regard, par exemple en décrivant ses performances pratiques selon les situations considérées. Une telle entreprise engage ainsi une approche praxéologique de la perception¹².

Dans les études concrètes qu'elle met en œuvre en ce sens, l'ethnométhodologie donne précisément une place majeure à la question : *Qu'est-ce qu'un regard en action ?* S'inspirant largement de la phénoménologie et de la philosophie de Wittgenstein, elle propose de rendre étrange ce qui va habituellement de soi dans l'attitude naturelle et cherche à montrer comment les regards les plus anodins et les plus routiniers sont le résultat d'une véritable activité quotidienne. Autrement dit, il s'agit d'étudier l'attitude naturelle comme un travail accompli au jour le jour par les acteurs eux-mêmes. L'évidence de la perception est ainsi problématisée au prix d'un retournement : plutôt que de s'appuyer sur le monde ordinaire pour rendre compte des phénomènes sociaux, l'ethnométhodologie décrit les procédures qui constituent le monde social comme ordinaire¹³. De cette manière, c'est moins le regard ordinaire que l'« ordinarité » du regard qui devient un thème d'investigation de plein droit.

¹¹ Sitôt que l'on s'intéresse aux situations concrètes, le terme « perception » est trop général pour caractériser les conduites sociales. Le recours à d'autres verbes de perception plus précis devient nécessaire. Cet argument est largement développé dans un remarquable article de Coulter & Parsons (1990). Sur la base d'une analyse grammaticale des verbes de perception - voir, regarder, remarquer, scruter, observer, examiner, etc. - les auteurs montrent comment chacune de ces façons de voir possède des propriétés et des potentialités pratiques spécifiques, irréductibles les unes aux autres. Se reporter aussi à : Coulter & Sharrock, 1998.

¹² Pour résumer cette attitude sociologique en un seul mot, on utilise la notion de « praxéologie », soit une nouvelle variante du terme grec « *praxein* », ainsi exonéré de la forte connotation marxiste qui a marqué le terme de « praxis » au XX^{ème} siècle. Rappelons que d'autres termes souvent utilisés en ethnométhodologie dérivent du même verbe grec, ainsi : pratique, pragmatique. Soulignons aussi que la perception n'est pas le seul domaine d'application de cette posture praxéologique. Dès les années soixante, dans le célèbre *Purdue Symposium on Ethnomethodology* (1968), Garfinkel proposait de rebaptiser l'ethnométhodologie elle-même en terme de « néo-praxéologie ».

¹³ Cette confusion entre « thème » et « ressource » a été mise en évidence dans un article de Zimmerman et Pollner (1996). Pour ces auteurs, « le thème de la sociologie ne devrait plus être l'ordre social tel qu'on le conçoit ordinairement, mais plutôt les façons dont les membres assemblent des situations sociales particulières de sorte à rendre visibles les évidences d'un ordre-social-ordinairement-conçu ».

Si ce questionnement occupe une place de premier plan dans les travaux de l'ethnométhodologie, c'est sans doute parce qu'il permet d'élucider certaines conditions de possibilité de l'action pratique. Ainsi, pour faire face aux situations de la vie courante, nous nous appuyons sur deux suppositions complémentaires : d'une part, nous ne doutons pas que le monde est bien tel qu'il nous apparaît ; d'autre part, nous présumons que nous partageons le même monde avec autrui¹⁴. Cette confiance de base en un monde « objectif » et « commun » remplit une fonction pragmatique, elle est la garantie d'un monde familier et praticable. Comme le remarque Sacks¹⁵ : « C'est une très grande vertu, que d'être capable de voir ce qu'une scène a d'habituel. Elle permet de faire face à toutes les scènes quotidiennes. Ainsi, si vous avez affaire à un inconnu, par exemple quelqu'un au volant d'une voiture qui s'approche alors que vous traversez la rue, il n'est pas inutile de savoir que ce qu'il voit, en vous regardant, c'est ce que n'importe quelle autre personne verrait, avec les mêmes pertinences habituelles, et non pas... Dieu sait quoi. » D'ailleurs, quand une même situation de la vie quotidienne se prête à des descriptions contradictoires, les principaux intéressés s'arrangent pour trouver les raisons de ces « réalités discordantes » afin de maintenir intacte leur croyance en un monde partagé¹⁶.

Partant de l'idée que le regard s'actualise toujours en situation, à partir et en fonction d'un contexte d'activité, l'ethnométhodologie s'attache à décrire les multiples occasions de la vie quotidienne dans lesquelles il s'exerce. Outre les recherches s'intéressant à la vie des laboratoires¹⁷, à la science en train de se faire, de nombreuses études prennent l'espace urbain comme terrain d'investigation. Celui-ci n'est pas abordé dans sa généralité, de façon abstraite et générique, mais plutôt sur la base des divers problèmes pratiques qu'il suscite. Qu'il s'agisse de marcher dans la rue, de prendre sa place dans une file d'attente, de conduire dans un embouteillage, d'emprunter un escalator, d'assister à un accident, de délibérer sur les conditions

¹⁴ Ces deux présuppositions ont été mises en évidence par le philosophe et sociologue autrichien Alfred Schütz. Pour un exposé détaillé de ce qu'il appelle l'« idéalisation des perspectives réciproques », se reporter à Schütz (1987).

¹⁵ Cf. Sacks (1992a).

¹⁶ Ces réalités discordantes sont précisément l'objet de certains travaux de Pollner (1975, 1991). L'article présenté dans ce recueil, « Pure fabrication de votre esprit », est un bon exemple de la manière dont l'ethnométhodologie a traité de ce problème.

¹⁷ L'ethnométhodologie montre en particulier comment le savoir scientifique se constitue en rendant observables des phénomènes jusqu'alors inconnus, en développant des techniques et des procédures de visualisation qui participent à la découverte. Dans ces conditions, le voir peut être considéré comme une forme d'action qui engendre du savoir. Pour cette question, se reporter plus précisément à Lynch (1985, 1988) et à Garfinkel, Lynch et Livingston (1981).

d'une infraction au code de la route, de réguler le trafic aérien ou ferroviaire, de donner la direction à un passant ou de travailler au maintien de l'ordre dans l'espace public, chacune de ces activités met à l'épreuve la vie sociale urbaine dans son *status nascens*. D'une certaine manière, la métropole est appréhendée comme un formidable répertoire de phénomènes qui prennent sens et forme au jour le jour, sur la base des comportements rendus observables par les citoyens eux-mêmes. Autrement dit, l'espace urbain n'est pas pensé comme une réalité en soi, indépendante des pratiques auxquelles il se prête. Il fonctionne plutôt comme une série d'« arrangements de visibilité »¹⁸ qui émergent et se configurent selon les cours d'action dans lesquels les passants sont engagés, les règles de conduites qu'ils endossent et les ressources pertinentes de l'environnement à un moment donné. Ainsi, les diverses activités du citoyen mobilisent des techniques du regard qui permettent de faire face à l'extrême diversité et variabilité des situations urbaines.

DECOUVRIR LE PHENOMENE

L'intérêt d'un tel questionnement vient sans doute du fait que la perception s'inscrit au cœur même du projet de l'ethnométhodologie. L'ethnométhodologie ne consiste pas tant à faire du domaine des sens un objet d'investigation privilégié ou exclusif qu'à se positionner par rapport à celui-ci pour élaborer une approche originale des sciences sociales. Ainsi, il s'agit moins de savoir comment la perception peut être étudiée d'un point de vue sociologique que de tirer les conséquences ultimes du caractère sensible de la vie sociale. De ce point de vue, l'hypothèse défendue par Handel¹⁹ est que les critiques ethnométhodologiques de la théorisation sociologique sont avant tout d'ordre perceptif. La perception ne se présente pas comme un champ d'étude indépendant de la démarche de recherche adoptée, elle est constitutive de celle-ci²⁰. Plutôt qu'à une sociologie des sens, l'ethnométhodologie correspond à une nouvelle manière de penser le rapport entre le sensible et l'intelligible, elle met en jeu une forme particulière d'attention au quotidien. Aux constructions théoriques cherchant à dévoiler des structures ou causalités cachées du lien social se substitue un questionnement sur le

¹⁸ La notion d'« arrangement de visibilité » a été développée par Pollner (1979) à propos des transactions ayant lieu au tribunal. Cette notion permet de mettre en évidence comment l'organisation du lieu et le déroulement même des activités rendent visibles et intelligibles le sens des conduites et des règles à suivre. Pollner emploie aussi le terme de « cadres s'auto-explicant » (*self-explicating settings*).

¹⁹ Cf. Handel, 1972.

²⁰ Dans l'article introductif rédigé à l'occasion du Cooley-Mead Award décerné à Garfinkel, Maynard (1996) présente l'ethnométhodologie dans les termes de la gestalt theory. Toutefois, alors que la psychologie sociale « classique » repose sur une gestalt theory fondée sur les stimuli (*stimuli-based*), l'ethnométhodologie s'apparenterait davantage à une gestalt theory fondée sur l'expérience (*experience-based*), cette alternative remettant en cause la distinction entre réalité et apparence.

statut de l'observable qui réhabilite l'importance des phénomènes de surface. D'une méthode désormais classique d'observation en ethnographie, nous passons à une mise en examen pratique de la question de l'observabilité²¹.

Le programme de l'ethnométhodologie consiste par conséquent à chercher et à spécifier les « phénomènes radicaux » ou « insoupçonnés » constitutifs de la vie sociale²². Bien que largement redevable de la philosophie de Husserl, Schütz, Gurwitsch et Merleau-Ponty, cette orientation de recherche s'appuie sur une conception du phénomène dans des termes sensiblement différents de ceux de la phénoménologie²³. « Revenir aux pratiques elles-mêmes » devrait permettre de combler l'écart entre le monde de la vie et celui de l'abstraction sociologique. Autrement dit, l'ethnométhodologie relève moins de la sociologie phénoménologique que d'une praxis phénoménale de la réalité sociale. De quoi s'agit-il au juste ? En première approximation, il s'agit de montrer comment l'ordre se produit et se manifeste dans le concret, comment il est immanent aux activités pratiques²⁴. Dans cette optique, point n'est besoin de constructions théoriques, principes abstraits ou critères extrinsèques aux situations étudiées pour comprendre comment les formes sociales se maintiennent. Au contraire, le caractère fondamentalement réflexif et situé de toute pratique conduit à les étudier selon leur propre logique, afin de retracer la manière dont elles s'accomplissent de l'intérieur, s'auto-organisent, se rendent observables et intelligibles à elles-mêmes. Les questions de méthode ou d'objectivité, traditionnellement traitées par les sciences sociales, relèveraient ainsi de plein droit du domaine pratique lui-même²⁵. L'encombrement de la circulation en offre un bon exemple. La recherche par les automobilistes des causes de l'embouteillage dans lequel ils sont pris, les commentaires qu'ils en font, le travail de catégorisation des autres automobilistes auxquels ils procèdent, les formes de raisonnement qu'ils sont amenés à tenir dans de telles circonstances, leurs façons d'observer ce qui se passe et de conduire en conséquence sont autant d'opérations qui produisent l'ordre du

²¹ Voir à ce propos les articles de Quéré (1991b et 1992b) et de Sharrock et Anderson (1991).

²² Cf. Garfinkel, 1991.

²³ Garfinkel conseille ainsi de procéder à une libre lecture ou « mé-lecture » (*misreading*) de tels auteurs.

²⁴ Une véritable rhétorique d'écriture exprime cette idée chez Garfinkel : l'astérisque * pour signifier les phénomènes concrets d'ordre, la parenthèse en flèche < > pour désigner l'approche de la « sociologie analytique formelle » (*formal analytic technology*), le crochet [] pour désigner l'alternative ethnométhodologique à cette approche, le trait d'union - et la concaténation pour spécifier autant que possible les conditions d'émergence *in situ* du phénomène étudié. Pour une argumentation détaillée de cet outil rhétorique, se reporter à Garfinkel et Wieder (1992).

²⁵ Pour Langsdorf (1995), l'entreprise de l'ethnométhodologie consiste précisément à traiter les questions de méthode et de forme comme des phénomènes émergents de la vie sociale.

cortège en même temps que sa visibilité et son intelligibilité pratiques. L'enquête menée par les automobilistes, leur travail d'observation et de description, sont ainsi des traits intrinsèques des actions en cours. De ce point de vue, « il n'y a pas de situation objective désengagée. Il y a seulement les circonstances pratiquement objectives, telles que le cortège les produit et les observe, et telles qu'il les formule en décrivant 'la voiture qui s'est arrêtée là' »²⁶.

Une telle conception du caractère endogène de l'action pratique ne peut pleinement se déployer sans le recours au monde phénoménal. L'ethnométhodologie fait valoir le caractère inéluctablement incarné des activités de tous les jours en postulant la faculté qu'a une action de se doter de sa propre observabilité²⁷. D'une certaine manière, agir c'est aussi donner à voir et à entendre. Les gestes, regards et paroles du quotidien constituent la chair du social en rendant manifeste pour autrui le sens de ce qui est en train d'être fait. C'est ainsi, par exemple, qu'une file d'attente peut être considérée comme « un ensemble de dispositions ou d'indications de visibilité »²⁸. Prendre son tour dans une queue n'est pas seulement une façon d'arriver à ses fins, c'est aussi rendre visible l'existence de cette file en y participant, indiquer à autrui la place que l'on occupe, maintenir et exhiber par des postures, positions et espacements la règle du « premier arrivé, premier servi ». De ce point de vue, l'action n'est pas dissociable de sa manifestation sensible, l'une et l'autre se redoublent. L'usage du monde suppose donc un mouvement de phénoménalisation qui le fait apparaître, qui configure les indices sensibles pertinents à partir desquels les acteurs s'orientent. Comme le résume très bien Quéré²⁹ en insistant sur le devenir-public de l'action et sur le caractère incarné de l'expression, « l'expression publique est elle-même constitutive de l'être de ce qui est exprimé ». Plutôt que de partir d'un monde déjà-là, pré-défini, d'ores et déjà constitué, l'ethnométhodologie cherche dans l'apparence des choses ce qui spécifie l'actualité du phénomène. Si bien que toute tentative d'explication exogène ou de formalisation abstraite surajoute une couche interprétative qui n'a pas lieu d'être, sous peine de perdre la concrétude du monde en train de se faire et de réduire les pratiques à un ensemble de signes représentatifs d'autres choses qu'elles mêmes³⁰.

²⁶ Cf. Livingston, 1987a.

²⁷ L'ethnométhodologie s'est constituée sur la base d'une telle proposition formulée très tôt par Garfinkel (1967) : « les activités par lesquelles les membres d'une collectivité organisent et gèrent les situations de leur vie courante sont identiques aux procédures utilisées pour rendre ces situations 'observables-rapportables' (*accountable*). »

²⁸ Cf. Jolé, 1992.

²⁹ Cf. Quéré, 1991a.

³⁰ Pour Garfinkel (1996), « l'ethnométhodologie ne consiste pas à interpréter des signes. Ce n'est pas une entreprise interprétative. Les pratiques locales enactées ne sont pas des textes qui symbolisent des

Mais si nul n'est besoin de théorie pour rendre compte de la vie sociale, si celle-ci se confond avec l'évidence sensible des activités de tous les jours, qu'y a-t-il donc à rechercher qui ne soit déjà connu par tout un chacun ? A une telle question, l'ethnométhodologie répond que c'est précisément cette évidence qu'il s'agit d'étudier. Il ne suffit pas d'affirmer que le monde social s'autoconstitue sur la base de son infrastructure sensible, encore faut-il montrer comment cela est rendu possible. Le problème consiste alors à mettre à l'épreuve des situations concrètes les manières de nous rapporter au monde sensible, de nous y fier pour agir avec autrui, de le coproduire et de le configurer dans nos actions quotidiennes. Bref, il s'agit de décrire les opérations de constitution du monde social comme monde sensible. Or, ces « ethnométhodes » relèvent de la conscience pratique, d'un domaine de visibilité particulier puisqu'elles sont « vues sans être remarquées » (*seen but unnoticed*). Si ce sont elles qui assurent la possibilité d'un monde commun, elles n'ont pas besoin d'être objectivées comme telles par les acteurs pour s'actualiser dans leurs conduites. Par contre, il suffit qu'elles viennent à manquer pour que l'ordre de l'interaction soit mis en défaut et que nous parvenions à voir enfin ce qui était déjà sous nos yeux³¹. Afin d'élucider cet arrière-plan pratique, de mieux voir ce qui est d'emblée à portée du regard, l'ethnométhodologie procède à une « suspension de l'inattention aux choses qui vont de soi »³². Elle se définit d'abord et avant tout par une attention portée aux détails pertinents mais inaperçus des affaires courantes³³. Ces détails sont de nature procédurale. Ils renvoient à la façon dont les activités se déroulent, s'agentent et s'exhibent, à la manière dont les actions s'enchaînent et s'organisent dans le temps.

Compte tenu de ce qui vient d'être dit, les phénomènes insoupçonnés que l'ethnométhodologie observe se caractérisent par au moins quatre propriétés.

Premièrement, il s'agit de *phénomènes en acte*, saisissables par des investigations de terrain et non à l'aide de formalisations théoriques. C'est ainsi que toute activité de

"significations" ou des événements. Elles sont en détail identiques à elles-mêmes, et pas représentatives de quelque chose d'autre. Les détails récurrents observables des pratiques ordinaires de la vie quotidienne constituent leur propre réalité. » Pour un approfondissement de cette question, se reporter à Baccus (1986).

³¹ Voir à ce propos les « expériences déstabilisantes » (*breaching experiments*) proposées très tôt par Garfinkel (1967).

³² Cf. Quéré, 1992a.

³³ Précisons que le terme de « détail » n'est pas réductible à un ordre micro-social. Comme le remarque Lynch (1987) : « le micro-événement peut être vu comme un contexte autorisant la spécification de macro-circonstances ».

la vie quotidienne, allant habituellement de soi et catégorisée d'ordinaire comme telle, peut être l'objet d'une étude portant sur ses modalités et conditions d'accomplissement *in situ*. La formulation du problème illustre bien cette attitude pragmatique adoptée à l'égard de tel ou tel phénomène particulier : non pas marcher mais « réaliser la marche » (*doing walking*), non pas conduire mais « effectuer la conduite automobile » (*doing driving*), non pas être comme tout le monde mais « travailler à être ordinaire » (*doing being ordinary*). La recherche de ces procédures d'effectuation permet alors de comprendre comment l'ordinaire d'une activité devient un phénomène accompli socialement³⁴.

Deuxièmement, ce sont des *phénomènes émergents* qui prennent en compte la dynamique temporelle des conduites sociales. Ainsi, les objets, les situations et les événements ne sont pas donnés une fois pour toute, indépendamment du déroulement des activités. Ils émergent et s'individuent en fonction des actions en cours et des ajustements pratiques à l'environnement. Il s'agit par conséquent d'identifier les processus internes de mise en forme du monde en train de se faire. La « méthode documentaire d'interprétation »³⁵ offre à cet égard un éclairage particulièrement utile pour saisir cette dynamique d'auto-constitution du phénomène. Cette méthode met en évidence l'aller-retour constant qui s'instaure entre la situation d'ensemble et les détails particuliers qui la composent. Tel détail ne devient pertinent que dans la mesure où il participe à la texture spatio-temporelle de la situation. Réciproquement, telle situation ne se constitue comme telle que sur la base d'indices particuliers qui la documentent, la clarifient, la renforcent ou la remettent en cause. Il suffit parfois d'un simple détail pour redéfinir a posteriori ce à quoi on vient d'assister. En mettant l'accent sur le caractère « rétrospectif-prospectif du moment »³⁶, la méthode documentaire d'interprétation a ouvert la voie à une logique de l'émergence qui n'a pas cessée de se développer depuis le début de l'ethnométhodologie.

Troisièmement, il s'agit de *phénomènes singuliers* qui peuvent difficilement être réduits à des catégories ou à des processus génériques. En effet, l'ethnométhodologie

³⁴ Une autre manière de travailler sur les « phénomènes en acte » a été développée par Augoyard (1979) à partir d'une démarche s'appuyant sur la rhétorique.

³⁵ La « méthode documentaire d'interprétation » a été développée à l'origine par Mannheim (1952), puis reprise ensuite par Garfinkel (1967). Pour ce dernier, cette méthode « consiste à traiter une simple apparence comme 'le document illustratif de', comme 'pointant vers', comme 'incarnant' un modèle sous-jacent présumé. Ce modèle sous-jacent émane certes de preuves documentaires individuelles, mais ces preuves documentaires individuelles sont, à leur tour, interprétées en fonction de 'ce qui est connu' sur le modèle sous-jacent. Chacune sert à l'élaboration de l'autre ».

³⁶ Cf. Cicourel, 1979.

insiste sur ce qui spécifie ici et maintenant tel ou tel phénomène, ce qui fait d'un phénomène ce phénomène particulier. Découvrir (*uncover*) le phénomène, quel qu'il soit, consiste à décrire l'« assemblage d'ecceités » sur la base duquel il se constitue³⁷. Autrement dit, cela suppose de montrer comment diverses ressources locales et circonstancielles s'agencent et s'actualisent les unes en fonction des autres. A titre d'exemple, la coordination du trafic aérien repose sur l'interaction complexe de composantes hétérogènes³⁸ : façons de voir *ad hoc* enchâssées dans l'infrastructure matérielle de la salle de contrôle, dans des jeux de langage particuliers, dans des gestes et des positionnements corporels adéquats, dans des actions spécifiques, etc. Plutôt que de chercher à dégager une essence hypothétique du phénomène, le problème est de mettre en évidence la manière dont une situation intègre et articule une diversité d'éléments qui la rendent unique.

Quatrièmement, ce sont des *phénomènes a-subjectifs* qui émergent en fonction des interactions sociales. L'objectif de l'investigation de terrain consiste à rendre compte des procédures tacites, des opérations pratiques et des savoir-faire partagés, plutôt que de partir des sujets eux-mêmes. L'usage de la notion de conduite permet ainsi de dépasser l'opposition entre une position behavioriste qui postule l'existence d'un sujet purement réactif à son environnement et une position mentaliste qui explique le comportement du sujet par « ce qu'il a dans la tête ». Cette approche suppose de prendre le phénomène par le milieu et engage un renversement de perspective : ce ne sont pas les sujets qui produisent les phénomènes, ce sont les phénomènes qui spécifient les catégories de sujet pertinentes dans telle ou telle situation³⁹. Comme aime à le remarquer Garfinkel à propos de la conduite automobile, c'est le fonctionnement même de la circulation qui définit la population qui la compose et qui rend ses participants accessibles comme « mauvais conducteurs », « bons conducteurs », « conducteurs typiques », etc.

LA VILLE COMME CONFIGURATION PRATIQUE

³⁷ Reprenant un terme de la philosophie scholastique, Garfinkel et Wieder (1992) définissent l'ecceité dans ces termes : « juste ici, juste maintenant, rien qu'avec ce qui est à portée de main, juste avec la personne qui est ici, rien qu'en utilisant le temps dont nous disposons, dans et avec juste le groupe local que nous constituons et en utilisant juste le temps dont nous avons besoin. »

³⁸ Cf. Goodwin & Goodwin, 1996 ; Goodwin, 1996.

³⁹ On retrouve ici l'idée d'une phénoménologie a-subjective développée par Patocka (1988), pour qui « le phénomène n'est pas l'accomplissement d'une constitution subjective. Au contraire, les possibilités 'subjectives' elles-mêmes ne deviennent claires que 'sur' le phénomène ».

Nous avons insisté jusqu'à présent sur la place qu'occupe la perception dans l'ethnométhodologie. Certaines activités de la vie urbaine ont été brièvement évoquées pour exposer cette démarche et dégager quelques uns de ses traits remarquables. Mais qu'est-ce que l'ethnométhodologie apporte à la connaissance de la ville ? Quel type de description en propose-t-elle ? Comment rend-elle compte de la perception en milieu urbain ? Pour apporter quelques réponses à ces questions, revisitons trois champs d'investigation de la recherche urbaine : la composition du territoire urbain, l'environnement matériel de la ville et le déplacement piétonnier en public. Sitôt que l'on aborde ces domaines à partir de leur organisation pratique et de leur manifestation concrète, le plan de la perception ne manque pas de refaire surface. Ainsi, la question du territoire est repensée en terme de *cadre de vision*, celle de l'environnement en terme de *dispositifs de visibilité* et celle du déplacement en terme de *procédures de visibilisation*⁴⁰.

La question du territoire⁴¹

Bien qu'elle ne figure pas parmi les thèmes premiers de l'ethnométhodologie, la question du territoire urbain émerge d'un questionnement portant sur les « formes normales de la perception ». Dès ses premiers travaux, Garfinkel montre que « l'acteur social réagit non seulement à la perception qu'il a du comportement, des sentiments, des motifs, des relations et autres caractéristiques socialement organisées de la vie qui l'entourent mais aussi à la normalité perçue de ces événements »⁴². Si cette orientation vers les formes normales s'appuie sur un ensemble de connaissances communes et de savoirs partagés, ces derniers ne sont pas pour autant indépendants du lieu dans lesquels ils s'actualisent. Qu'en est-il de ces inscriptions et de ces distributions territoriales liées aux savoir-regarder ?

⁴⁰ Le néologisme « visibilisation » doit être compris ici au sens de « rendre visible », « donner à voir », « mettre en vue ». Par ce terme, il s'agit de mettre en avant le caractère à la fois dynamique et public des conduites sociales.

⁴¹ Dans le propos qui suit, nous avons fait l'impasse sur les divers travaux de Psathas (1976, 1979, 1986a, 1986b, 1991) relatifs à l'organisation de la direction du citadin et à l'analyse des cartes dessinées à cet effet. De même, certaines recherches en analyse conversationnelle qui posent explicitement la question de l'espace urbain ne sont pas abordées ici. Nous pensons en particulier à un article de référence de Schegloff (1972) ainsi qu'au remarquable ouvrage de Mondada (1999). Ce choix n'indique pas un désintérêt à l'encontre de telles recherches tout à fait importantes. Bien au contraire, retracer la place de la perception dans les pratiques conversationnelles ou la mise en forme graphique du territoire nécessiterait une étude en soi, tâche qui dépasse largement l'objet de cette présentation.

⁴² Garfinkel (1963) propose une série de critères pour définir la « normalité perçue » : « les caractéristiques *formelles perçues* que présentent les événements environnants à celui qui les perçoit : leur *typicalité* ; leurs "chances" d'occurrence, c'est-à-dire leur *probabilité* ; leur *comparabilité* avec des événements passés ou à venir ; les conditions de leur occurrence, c'est-à-dire leur *texture causale* ; leur place dans un ensemble de relations moyens-fin, c'est-à-dire leur *efficacité instrumentale* ; leur nécessité en fonction d'un ordre moral ou naturel, c'est-à-dire leur *exigibilité morale*. »

Remarquons tout d'abord que certains territoires urbains tendent à redéfinir l'idée même d'apparence normale des scènes et des comportements. Ainsi, en est-il des quartiers particulièrement « désorganisés » et laissés à l'abandon (*skid row*). Comme l'a montré Bittner⁴³, dans de tels quartiers non seulement un savoir local spécifique est nécessaire pour faire face aux situations, mais encore, celui-ci est basé sur des « attentes d'anormalité » : « En général, et spécialement dans les rencontres occasionnelles, la présomption d'incompétence et d'inaptitude à être 'normal' est le thème principal de l'interprétation des actions et des relations. Non seulement les gens s'abordent de cette manière, mais il s'attendent vraisemblablement à être aussi abordés de même, et ils se conduisent en conséquence. » Autrement dit, ce qui est considéré ailleurs comme « anormal » devient ici la règle qui oriente la perception et l'interprétation des conduites *in situ*. Le caractère incongru, déviant ou inhabituel d'un comportement n'est donc pas un fait en soi, donné et admis une fois pour toute, il n'est interprété comme tel que sous certaines conditions, en fonction du lieu dans lequel il se manifeste.

Deux leçons complémentaires peuvent être tirées d'une telle étude. D'une part, percevoir une scène urbaine consiste toujours à la saisir d'une certaine manière, sous un de ses aspects. Les situations ne sont jamais perçues dans leur intégralité, selon un point de vue de nulle part, elles sont toujours perçues « comme ceci » ou « comme cela », à partir d'une perspective particulière⁴⁴. D'autre part, les manières de voir une situation sont relatives à la nature du territoire considéré (population qui le compose, type d'activité qu'il accueille, formes de sociabilité qui le caractérisent, etc.). C'est ainsi que Sacks⁴⁵ propose la notion d'« organisation différentielle de la perception » (*differential organization of perception*) pour mettre en évidence l'incidence du territoire dans nos façons de voir. L'organisation différentielle de la perception renvoie à l'idée selon laquelle la perception d'une situation s'organise différemment selon les lieux et les populations en question. L'exemple qu'il donne à l'appui mérite d'être cité : « Si elle se produisait dans un quartier noir, observée par une population noire, la "même scène" deviendrait un tout autre phénomène. Il y a des lieux où les policiers peuvent compter sur la présence de deux de leurs voitures pour leur garantir une visibilité et

⁴³ Cf. Bittner, 1967.

⁴⁴ On retrouve ici les notions d'« aspect » et de « voir-comme » développées à l'origine par Wittgenstein (1961). Ces notions permettent de dépasser un réalisme naïf en montrant que la perception n'est pas seulement informée par les faits mais aussi par les us et coutumes qui leur confèrent sens.

⁴⁵ Cf. Sacks, 1992b.

une légitimité, de façon à ce que les autres recherchent dans cette scène ce que les policiers pourraient ou devraient faire, c'est-à-dire repérer quelqu'un qui "essaie de forcer l'entrée d'un magasin où se trouve l'argenterie" ou imaginer qu'un tueur est à l'intérieur, bien que de toute évidence ils ne peuvent pas voir ce qui se passe dans le magasin. Alors qu'il y a d'autres personnes qui ne verront pas du tout les événements de cette manière. En voyant les policiers, ils cherchent à voir quel type de trouble produisent les policiers en étant là, comparé à quel type de trouble ils sont en train de répondre de bon droit ». Selon le quartier et la population qui l'habite, une « même scène » policière sera appréhendée d'une façon ou d'une autre, elle sera vue comme une tentative de maintien de l'ordre ou au contraire comme une atteinte injustifiée à la vie du quartier.

Toutefois, si le territoire urbain engage diverses manières de voir et façons de répondre aux situations, il est lui-même le produit des conduites qu'il mobilise. L'ethnométhodologie remet en cause une conception substantialiste du territoire selon laquelle ce dernier existerait indépendamment des pratiques *in situ* auxquelles il se prête. Le regard du citoyen est à la fois territorialisé et territorialisant, informé par la structure territoriale de la ville et constituant à part entière de celle-ci. Comme le montre Sacks⁴⁶, les limites spatiales et variations temporelles d'un quartier n'ont d'existence que dans la mesure où elles sont traitées comme telles par les principaux intéressés : « Les gangs de jeunes tendent à traiter les limites des aires écologiques comme des frontières. Les personnes qui n'y appartiennent pas sont vues comme des étrangers et sont sujets à un traitement en conséquence ». Une telle remarque a le mérite de mettre en évidence l'importance des catégories⁴⁷ qui règlent nos façons de percevoir et de nous comporter. Si nous admettons la maxime de Sacks selon laquelle les catégories nous permettent de voir, la question des catégories connues en commun reste posée. À cet égard, deux pistes de réflexion principales peuvent être relevées : l'une porte sur la notion de la confiance, l'autre sur celle d'incongruité.

Sans doute revient-il à Garfinkel d'avoir été un des premiers à s'intéresser au thème de la confiance à partir d'investigations de terrain. Dès 1963, dans son article consacré à la notion de « *trust* » (confiance), il met en évidence l'existence d'attentes d'arrière-plan sur lesquelles s'appuie l'agent dans la gestion de ses affaires courantes. Ces attentes relèvent d'une confiance de base que l'on accorde à autrui dans sa capacité à

⁴⁶ Cf. Sacks, 1972.

⁴⁷ La question des catégories traverse de part en part l'œuvre de Sacks. L'article de Bonu, Mondada et Rellieu (1994) présente un très bon exposé synthétique des positions de Sacks vis-à-vis de cette question.

respecter et appliquer « ce que tout le monde sait ». Reprenant en cela les analyses de Schütz concernant l'attitude naturelle, il montre comment l'acteur s'abstient de douter que le monde est tel qu'il apparaît, s'attend à ce qu'autrui en fasse de même et se comporte en conséquence. Cette attitude de confiance réciproque est la garantie du bon déroulement des routines de la vie quotidienne. Toutefois, Garfinkel ne manque pas de remarquer que tous les lieux ne sont pas équivalents à cet égard. Le caractère implicite et établi de cette confiance en l'usage d'un savoir partagé semble varier selon le degré d'institutionnalisation du site : « plus le site (*setting*) est régulé et routinisé institutionnellement, plus l'agent prend pour allant de soi ses composantes 'connues en commun avec d'autres'. » Ainsi pourrions nous sans doute faire l'hypothèse d'une distribution territoriale de la « confiance en la vision »⁴⁸. Bien que très prometteuse, une telle piste de recherche n'a que peu été explorée, à notre connaissance. Citons tout de même la recherche de Quéré et Brezger⁴⁹ concernant l'espace public urbain. Ces auteurs montrent, en particulier, comment le caractère public des espaces urbains varie dans le temps, en fonction précisément de la façon dont la confiance parvient, peu ou prou, à s'établir et à s'incarner *in situ*⁵⁰.

La seconde piste, directement liée à la première, est celle de l'incongruité. Il s'agit de situations étranges dans lesquelles l'interprétation des conduites et des comportements peut être problématique. Sacks propose de définir l'incongruité comme un assemblage inattendu de catégories : « Nous avons tout d'abord besoin de l'idée que les Membres sont capables de décomposer ce qu'ils voient. Que les Membres soient capables de décomposer un événement, une situation, un complexe ou quoi que ce soit, cela n'a rien de surprenant, étant donné ce que l'on vient de considérer. En effet, nous avons parlé d'activités "assemblées". S'il en est ainsi, et si les Membres peuvent voir qu'il en est ainsi, alors le fait qu'ils puissent les isoler n'a rien de particulièrement surprenant. Reste à savoir, une fois qu'ils ont isolé des éléments,

⁴⁸ Sacks (1992b) propose l'idée de « confiance en la vision » (*trust of vision*) à partir d'une réflexion qu'il mène sur le statut du témoin oculaire. Pour ce faire, il analyse le compte-rendu que fait une passante d'un incident de rue auquel elle assiste. Il termine son propos ainsi : "C'est ainsi que chaque groupe mobilise une confiance en la vision spécifique, sans aucune conception de ce qu'il entend par "vision". Cette dame ne fait pas un commentaire "de droite". Tout ce qu'elle fait est de rendre compte de ce qu'elle a vu. Lui dire que ce n'est pas ce qui s'est passé, c'est attaquer un type de confiance qu'elle a, et devrait avoir, dans ce qu'elle voit tout simplement." Dans cette analyse, Sacks rapporte toutefois la « confiance en la vision » à une distribution sociale plutôt que territoriale.

⁴⁹ Cf. Quéré et Brezger, 1992c.

⁵⁰ Dans une toute autre voie, Giddens (1994) s'appuie très largement sur cette acception de la notion de confiance pour asseoir sa conception de la modernité en terme de distanciation spatio-temporelle. C'est ainsi que l'idée de « confiance envers les systèmes abstraits » lui permet d'élaborer une analyse des processus de déterritorialisation. Bien que plus éloigné que les auteurs précédents de l'ethnométhodologie, le propos vise là encore à articuler la notion de confiance à celle de territoire.

comment ils les ré-assemblent pour voir ce qu'il y a d'étrange. »⁵¹. Si l'organisation de notre perception repose sur la façon d'affilier des activités à des catégories pertinentes et cohérentes entre elles, le problème consiste à comprendre comment un savoir général de membre⁵² parvient à s'accorder à des circonstances locales particulières. Autrement dit, il s'agit de reconnaître pleinement le caractère occasionnel et contextuel des catégorisations en œuvre dans la vie de tous les jours⁵³. Mais encore, l'assemblage réussi des catégories-en-contexte n'engage pas seulement une activité purement interprétative mais aussi une façon adéquate de se comporter et de se rapporter à autrui. De ce point de vue, catégoriser avec pertinence un individu, un comportement ou une situation, c'est aussi en même temps mettre convenablement en séquence une activité de manière à la rendre opératoire et performante⁵⁴. Ainsi, trouver sa place dans un quartier, y faire preuve de son appartenance ou au contraire être conscient de son « exclusion catégorielle » convoque à la fois un savoir propositionnel (savoir que) et un savoir procédural (savoir comment). En décrivant et en analysant sa propre expérience de divers espaces urbains, Watson⁵⁵ illustre bien cette idée d'exclusion catégorielle. Il montre aussi le lien indissociable entre manière de faire et manière de voir : « Dans ma façon d'appréhender Times Square et au centre de mes peurs, il y avait un manque perceptible de savoir. Ce n'était pas seulement un manque perceptible de savoir "substantiel" ou propositionnel, mais un manque de savoir "procédural", un manque de "savoir comment..." et pas seulement de "savoir que..." - savoir comment "assembler" un sens du quartier, comment se comporter en sorte de manifester qu'on est familier et qu'on est sûr de soi dans le quartier. »

Pour résumer, l'ethnométhodologie tend à penser le territoire urbain en terme de « territorialisation du regard informé ». Elle permet de penser la double dimension constituante et constituée du territoire en montrant comment des façons de voir locales

⁵¹ Cf. Sacks, 1992c.

⁵² La notion de « membre » est une des notions centrales de l'ethnométhodologie. Elle ne renvoie pas à l'appartenance sociale d'un individu ou d'une personne mais bien plutôt à la maîtrise d'un langage naturel : « La notion de membre est le fond du problème. Nous n'utilisons pas le terme en référence à une personne. Cela se rapporte plutôt à la maîtrise du langage commun, que nous entendons de la manière suivante. Nous avançons que les gens, à cause du fait qu'ils parlent un langage naturel, sont en quelque sorte engagés dans la production et la présentation objectives du savoir de sens commun de leurs affaires quotidiennes en tant que des phénomènes observables et racontables. » (Garfinkel et Sacks, 1970).

⁵³ Hester (1994) préfère ainsi parler de « catégories-en-contexte » plutôt que de « catégories » dans un « contexte » : « Catégories et contextes entretiennent une relation réflexivement constitutive : la catégorie et le contexte s'élaborent mutuellement. Cela signifie que la signification ou le sens d'une catégorie est constitué à travers l'usage des traits du contexte, et que les traits contextuels sont eux-mêmes constitués à travers le sens de la catégorie ».

⁵⁴ Cf. Watson, 1994.

⁵⁵ Cf. Watson, 1995.

relèvent en même temps de savoirs pratiques situés.

La question de l'environnement

Si l'environnement construit est relativement peu étudié en tant que tel par l'ethnométhodologie, il est néanmoins au cœur de diverses observations relatives aux conduites du citoyen. Avant de présenter brièvement l'apport de ces recherches, notons la place centrale de la pensée de Lynch en la matière⁵⁶. En s'intéressant en particulier à la vie des laboratoires et aux conditions concrètes de la production scientifique, Lynch a été sans doute un de ceux qui a le plus contribué à reconnaître le rôle que joue le cadre matériel dans l'organisation des pratiques sociales. Reprenant à son compte les oeuvres de Merleau-Ponty, Gurwitsch et Foucault, tout en montrant en même temps leurs limites, Lynch propose l'idée de « texture topique » (*topical contexture*) pour désigner le cadre matériel dans lequel et à partir duquel s'accomplissent les actions ordinaires. Une telle proposition est lourde de conséquences. D'une part, elle permet de réintroduire l'environnement matériel comme composante à part entière de la perception du sujet. D'autre part, elle remet en cause l'idée d'une « matrice spatiale invariante » en distinguant divers ordres d'agencements spatiaux et en montrant l'efficace pratique du cadre construit⁵⁷. C'est sur la base de ces arguments tout à fait essentiels que s'inscrivent - au moins implicitement - les travaux relatifs à l'environnement urbain.

Dans le cadre de ces recherches urbaines, des activités aussi variées que le travail des policiers dans le métro, l'attente d'un bus dans la rue ou la conduite automobile ont fait l'objet d'investigations de terrain. Ces recherches rendent compte, chacune à leur manière, de la place des dispositifs matériels dans la mise en forme des pratiques sociales des citoyens. Ainsi, l'activité policière dans le métro mobilise à plus d'un titre l'organisation de l'espace des rames, des couloirs et des stations pour assurer le maintien de l'ordre⁵⁸. Un des problèmes majeurs auquel sont confrontés les policiers est celui de la visibilité. Ce problème se décline de plusieurs façons puisqu'il s'agit aussi bien d'être capable de « détecter des indices d'irrégularité », « déjouer ou de

⁵⁶ L'apport de Lynch à l'ethnométhodologie est loin de se réduire à cette question. Pour un exposé très complet de sa conception de l'ethnométhodologie et de ses développements les plus récents, se reporter à son ouvrage de synthèse (Lynch, 1993).

⁵⁷ Tous ces arguments sont développés en détail dans un article de fond particulièrement explicite et référencé (Lynch, 1991).

⁵⁸ Les commentaires qui suivent s'appuient très largement sur le travail de terrain et les précieuses analyses de Paperman (1992).

dissuader l'attention du public », « rendre compréhensible au public une éventuelle interpellation », « pouvoir voir sans être vu » ou au contraire « tirer profit de la réaction à la vue de l'uniforme ». Ces diverses exigences s'appuient amplement sur les ressources écologiques offertes par les couloirs, les quais et les stations du métro. Loin d'être un espace neutre et homogène, le métro est composé de dispositifs matériels qui rendent possible aussi bien l'action des fraudeurs que celle des policiers. Par exemple, « faire les quais » en voyageant dans les rames ou se dissimuler dans les angles des entrées des stations permet aux policiers d'instaurer une asymétrie des conditions de visibilité (ils peuvent observer les fraudeurs tout en se déroband à leur vue). Se placer en retrait de la foule quand arrive une rame ménage un point de vue stratégique (possibilité de repérer plus facilement des orientations du corps et des positions douteuses). Se mettre à l'écart du flux des voyageurs en utilisant des recoins et des zones délaissées permet de transformer une interpellation en une scène privée⁵⁹. La description détaillée de ces opérations conduit ainsi à définir l'espace matériel du métro comme un instrument de distribution des regards pour une pratique effective de surveillance. Loin d'être une simple aire de travail, le métro devient un support et une ressource de l'action des policiers en offrant des points de vue stratégiques, des degrés variables de visibilité et des champs de vision différentiels. Pour résumer, l'activité policière se déroule moins dans un environnement que selon un environnement.

L'organisation sociale des files d'attentes a aussi été observée dans différents contextes urbains : à un arrêt de bus, dans une station de métro, dans des marchés ou dans des pubs⁶⁰. Là encore, ces recherches ont montré comment de telles situations relèvent d'une véritable écologie visuelle (voire verbale dans le cas du marché et du pub) modulée par l'infrastructure de l'espace. Plutôt que d'affirmer un strict déterminisme de l'environnement construit sur le comportement des personnes, ces travaux décrivent en détail la façon dont le cadre matériel non seulement contraint la prise de tour mais contribue aussi à rendre visible et intelligible l'existence et le respect

⁵⁹ Paperman résume bien cette conception de l'espace du métro : « L'enceinte du métro n'est pas un contenant indifférencié d'usages et de passages et ceci est une réalité empirique pour les policiers. Ils ne travaillent pas de la même manière selon qu'ils "font" une rame, un quai, des couloirs de correspondance, des entrées de station. Les modes et les techniques de l'activité s'appuient sur l'organisation sociale de l'espace, utilisent les particularités contextuelles qui la composent, les observent en permanence pour en saisir les traits saillants, remarquables. Le policier s'inscrit dans cet ordre général qu'il ne détermine pas mais utilise pour ses fins pratiques. Cette inscription n'est pas métaphorique mais concrète : les policiers modulent, en fonction de leurs activités, la façon de prendre place dans l'espace, de le traverser, de s'y arrêter, de se rendre plus ou moins visible, remarquable des voyageurs. »

⁶⁰ Nous pensons en particulier à la recherche collective présentée par Jolé (1992-1993) et à celle réalisée par Ball et Smith (1986).

de la règle du « premier arrivé premier servi ». La manière dont une queue « adhère » aux contours d'un abris bus ou d'un bâtiment, s'adapte aux courbes d'un trottoir ou aux éléments du mobilier urbain, se forme et se configure selon les conditions de la rue permet de rendre visible le caractère linéaire et ordonné d'une telle activité. Autrement dit, l'espace bâti concourt à instaurer une simple situation d'attente en une véritable « queue » au double sens spatial et normatif du terme.

Enfin, bien que développée essentiellement par Garfinkel lors de communications orales, à l'occasion d'exercices donnés à des étudiants ou dans des notes d'articles, le cas de la conduite automobile mérite une attention tout à fait particulière. Sans doute n'est ce pas un hasard si d'autres ethnométhodologues ont repris à leur compte et approfondi l'analyse d'une telle activité⁶¹. En effet, la description détaillée de la situation de conduite permet de penser le rôle de l'environnement construit dans le déroulement des activités sociales. Comme le démontre très bien Lynch, « l'espace perceptif, pour l'automobiliste, n'est ni une variante ni une extension de l'espace phénoménologique d'un sujet nu ». Dès lors que l'on prend l'« automobiliste dans la circulation » comme unité première d'investigation, on ne peut dissocier la conduite de l'agent de son support matériel, ni même réintroduire après coup ce dernier dans l'analyse. Dit autrement, les multiples composantes de l'environnement du conducteur (automobile, signalisation routière, chaussée, éclairage urbain, etc.) sont constitutives à part entière de l'organisation du trafic routier. Reconnaître la spécificité du phénomène routier comme « ordre linéaire de la circulation » conduit ainsi à développer un langage de l'action qui lui est propre. Ce dernier est irréductible à la fois aux capacités perceptives et expressives du corps propre et à un discours par trop général applicable indifféremment à d'autres types d'activités⁶².

Pour résumer, l'ethnométhodologie aborde l'environnement construit en terme de « configuration matérielle de la visibilité pratique ». Le caractère opératoire et hétérogène des dispositifs urbains procède d'une structuration différentielle du monde visible variable selon les lieux, les circonstances et les activités en cours.

La question de la marche

⁶¹ A notre connaissance, deux textes importants ont fait l'objet d'une publication, celui de Livingston (1987a) et celui de Lynch (1993). Ces deux courts articles sont traduits dans ce recueil.

⁶² Nous reconnaissons ici la double critique opérée par Lynch à l'encontre de Merleau-Ponty d'une part (irréductibilité de l'action aux capacités du corps propre) et de Foucault d'autre part (impossibilité d'une réduction des dispositifs matériels au seul modèle panoptique).

Le déplacement piétonnier peut sans doute être considéré comme une des activités les plus élémentaires du citadin en même temps qu'un champ d'investigation particulièrement propice à une approche ethnométhodologique. Traiter la marche en terme d'accomplissement pratique permet d'articuler la plupart des arguments constitutifs de cette démarche de recherche. Ainsi, d'un point de vue méthodologique, le refus d'une « position de surplomb »⁶³ conduit à développer un « point de vue de surface » qui replace le piéton au centre du phénomène étudié. Divers auteurs ont ainsi proposé des pistes originales permettant de penser l'observabilité des conduites piétonnières : privilégier une description des « détails » constitutifs de l'engagement pratique des piétons plutôt qu'élaborer une explication formelle désengagée⁶⁴, prendre en compte dans l'analyse les possibilités différentielles qu'offre le site quand à l'enregistrement effectif des conduites⁶⁵, prendre pour objet d'étude la modification des comportements en public quand le passant réalise qu'il est filmé⁶⁶. En outre, on recourt très souvent à des situations problématiques - un chantier dans la rue⁶⁷, la traversée d'un carrefour par des non-voyants⁶⁸, l'interaction avec un usager du roller skate⁶⁹ - pour mieux révéler les propriétés des relations de trafic. Ces multiples travaux mettent en évidence, chacun à leur manière, la façon dont la perception s'organise sur la base des multiples paramètres qui composent une situation (dispositifs matériels, actions en cours, règles de conduites, etc.). Par ailleurs, certaines tentatives de clarification conceptuelle ont permis de montrer l'étendue des questions que pose le déplacement piétonnier en public⁷⁰. En s'intéressant très tôt à cette activité quotidienne,

⁶³ La critique ethnométhodologique d'une position de surplomb est argumentée en détail dans Sharrock & Watson (1990).

⁶⁴ Cette proposition est largement développée dans un texte de Livingston (1987b) traduit dans ce recueil.

⁶⁵ Ainsi, Relieu (1999) montre très justement que certains espaces urbains permettent plus facilement que d'autres de procéder à un enregistrement vidéo. A cet égard, ces offres différentielles d'observation des conduites ne sont pas seulement des entraves à la méthode d'observation, elles fonctionnent comme des révélateurs du site et doivent donc être analysées comme tels.

⁶⁶ Cet effet de l'observateur sur l'observé est alors traité comme un phénomène pouvant être étudié de plein droit et donnant des indications précieuses sur les conduites en public. Sudnow développe cet argument dans le *Purdue Symposium on Ethnomethodology* tenu en 1968.

⁶⁷ Comme le montre Relieu (1999) une telle situation permet d'observer les conduites d'exploration visuelle des passants.

⁶⁸ Cette situation permet en particulier à Relieu (1994) de travailler la question de la catégorisation dans l'espace public.

⁶⁹ Wolfinger (1995) se saisit de cette situation pour interroger les conditions pratiques qui permettent aux passants une mise en confiance réciproque.

⁷⁰ Comme l'a montré Psathas (1989), la marche pose divers ordres de problèmes que l'on peut mettre à jour d'un point de vue conceptuel. A cet égard, il est possible de rapporter la catégorie « marche » à d'autres notions voisines comme celles de mobilité, d'orientation et de navigation. Pour faire bref, Psathas définit la mobilité est comme le mouvement d'une personne incarnée, en position debout, changeant de localisation spatiale à une allure de « marche ». L'orientation renvoie plutôt à une capacité à savoir où on

l'ethnométhodologie a tenté d'en décrire toute sa complexité et subtilité.

Parmi les résultats issus de ces recherches, retenons en trois principaux. Premièrement, la marche procède d'un « minimalisme », tant au niveau temporel qu'interactionnel. Au niveau temporel, le coup d'œil constitue une « unité normative d'observation » à partir de laquelle s'organise les conduites en public et les façons de s'exposer à autrui⁷¹. A cet égard, citons simplement un exemple que donne Sudnow pour défendre cette idée : « Prenons la situation consistant à "traverser la rue", où l'intention d'être clairement vu en train de le faire tient à la présence remarquée d'un véhicule approchant rapidement. On imagine aisément plusieurs situations de circulation, où un simple coup d'œil est attendu, où le caractère suffisant de ce coup d'œil est indispensable pour assurer la sécurité du passage (on peut concevoir une situation où la vitesse et la position du chauffeur l'obligent à adapter rapidement sa vitesse à celle du piéton) et où, par conséquent, la correspondance entre, d'une part, les "détails" de ce que nous sommes en train de faire et, d'autre part, ce que, par un simple coup d'œil, nous sommes vus en train de faire devient un souci majeur. » Par ailleurs, au niveau interactionnel, la marche s'organise sur la base d'un « évitement de l'interaction » ou pour le moins, d'une relative économie des échanges interpersonnels : « Un principe de minimisation des ajustements semble ici à l'œuvre : il permet de rendre compte de la rareté relative des ajustements multiples successifs entre deux mêmes passants. Il suscite l'organisation du passage de deux piétons sans coordination ou interaction ultérieure, de manière à produire et à garantir une 'indifférence civile' entre les passants »⁷².

Deuxièmement, l'activité des passants s'appuie sur une perception aiguë des variations des conduites d'autrui. Ces variations peuvent par exemple s'incarner dans les ajustements d'allures observables quand un obstacle au déplacement se présente ou quand des piétons négocient un angle de rue. Dans ce cas, la perception de telles variations permet de catégoriser les personnes comme « seules » ou « ensemble »⁷³. Ainsi deux personnes peuvent marcher côte à côte dans la rue, par hasard et de façon momentanée ou bien de façon durable et permanente. Si ces personnes s'arrangent pour rester cote à cote malgré les obstacles rencontrés, elles seront perçues comme

se trouve, que l'on soit fixe ou mobile, en fonction de points de référence eux-mêmes fixes ou mobiles. La navigation engage enfin un mouvement orienté vers une destination donnée, en fonction d'une connaissance de son propre emplacement et du parcours à suivre pour arriver à destination.

⁷¹ Cf. Sudnow, 1972.

⁷² Cf. Relieu, 1996.

⁷³ Cf. Ryave et Schenkein, 1975.

marchant ensemble. Au contraire, si elles s'éloignent l'une de l'autre à la moindre occasion, sans chercher à rétablir cette proximité, elles seront perçues comme marchant seules.

Troisièmement, la marche s'organise socialement sur la base d'une diversité de phénomènes dynamiques. Quand on considère une situation de foule, il est possible de mettre en évidence des règles tacites sur lesquelles s'appuient les piétons pour cheminer ensemble sans encombre : maintenir une allure standard, aller dans le sens du flux piétonnier, ne pas s'arrêter ou rompre inopinément sa trajectoire, conserver une distance convenable avec autrui, etc. Les passants ne se limitent pas à respecter ces règles, ils les signalent et les rendent manifestes en les appliquant pratiquement. Néanmoins, comme le montrent très bien Lee et Watson⁷⁴, les espaces publics sont dynamiques et se prêtent à des « formats » qui peuvent évoluer dans le temps et se transformer : « Certains formats particuliers de l'espace public peuvent aussi contribuer à suspendre l'allure standard générale, et la remplacer par une autre. La file d'attente aura elle-même sa propre allure standard – qui est, de façon typique, bien plus lente car les membres avancent à tour de rôle. De telles modifications d'allure font partie intégrante de la transformation naturelle d'une organisation naturelle (par exemple un 'flux' général de marcheurs dans un espace public) à une autre (par exemple une queue). Cependant, l'allure standard est malgré tout un système métrique *visible*. Les queues font partie de l'allure de locomotion : l'allure dans l'espace public est *située dans un format et pertinente pour un format donné*. » Ainsi, les changements d'allures peuvent être des indices observables de la transformation d'une « file flux » en une « file d'attente ». Ils participent à ce titre à la dynamique et à la modification des situations en public. L'espace public urbain mobilisent donc à la fois des « propriétés de préservation » qui règlent les conduites en public et des « propriétés de transformation » qui permettent d'intégrer la variabilité des situations urbaines⁷⁵.

Pour finir, l'ethnométhodologie rend compte de la marche en terme de « procédures de visibilisation des relations de trafic ». L'accomplissement des relations en public ne repose pas seulement sur l'activité perceptive des passants mais aussi sur leur capacité à rendre visible et manifeste le sens de leurs conduites. Autrement dit, perception et expression constituent deux versants indissociables de l'organisation sociale de la marche.

⁷⁴ Cf. Lee et Watson, 1992.

⁷⁵ Lee et Watson appliquent à l'espace public cette distinction entre « propriétés de préservation » et « propriétés de transformation » proposée à l'origine par Harvey Sacks.

PERSPECTIVES OUVERTES

Au terme de cette présentation, nous ne prétendons pas avoir fait le tour de l'ensemble des questions que soulève l'ethnométhodologie. Il s'agissait plutôt d'introduire le lecteur à cette démarche qui peut paraître bien étrange au premier abord. Mais comme le montre Garfinkel, si l'ethnométhodologie est étrange, c'est précisément parce que la société elle-même l'est aussi : « Il est vrai que les phénomènes organisationnels ordinaires, accomplis sous forme d'ordonnement de détails phénoménaux, sont étranges. La société ordinaire est étrange. Etrange ? Qu'y a-t-il de si étrange dans les détails ? Ce qui est étrange est déjà bien connu et disponible. Alors que la société ordinaire, dans n'importe quel cas réel, est facilement produite et reconnue par tous sans exception, sur la base d'une compétence banale, elle ne se prête même, que très difficilement à une description en termes de procédures. Soumise à une description procédurale, elle est insaisissable. En fait, ses procédures ne peuvent qu'être découvertes ; on ne peut pas les imaginer ; elles ne peuvent qu'être trouvées, et chaque fois uniquement dans des cas concrets. »⁷⁶ Ainsi, paradoxalement, se familiariser à l'ethnométhodologie suppose d'accepter la part d'étrangeté qu'elle contient inévitablement.

En guise d'ouverture, et après lecture des divers travaux que nous venons d'évoquer, plusieurs pistes de réflexion se dessinent dans les travaux d'inspiration ethnométhodologique portant sur la perception en milieu urbain.

Premièrement, nous assistons actuellement à un débat entre l'ethnométhodologie et l'écologie de la perception développée à l'origine par James Gibson⁷⁷. Les deux derniers articles figurant dans ce recueil sont particulièrement significatifs à cet égard. Sans entrer dans le détail, l'enjeu porte sur la conception que l'on se fait de *l'ordinaire* de la perception. Ainsi, après avoir engagée une discussion intense avec le cognitivisme⁷⁸ d'une part, et l'interactionnisme symbolique⁷⁹ d'autre part, il semble bien

⁷⁶ Garfinkel, 1996.

⁷⁷ Parmi les travaux les plus importants de ce psychologue, citons Gibson, 1966 et 1979.

⁷⁸ Le « cognitivisme » est une des branches des sciences cognitives qui s'appuie sur l'idée de représentations internes pour penser la cognition et la perception humaines. Selon cette théorie, l'information serait le résultat d'un traitement des stimuli par le système nerveux central.

⁷⁹ L'« interactionnisme symbolique » est une théorie sociologique qui met l'accent sur la conception que se font les acteurs eux-mêmes du monde social. Selon cette théorie, les acteurs sociaux fabriquent le monde social dans les interactions de tous les jours, en construisant ensemble et en négociant le sens des situations auxquels ils sont confrontés.

que le champ de positionnement théorique de l'ethnométhodologie se déplace quelque peu⁸⁰.

Deuxièmement, alors que l'ethnométhodologie s'est intéressée très largement à la perception visuelle, il ne s'agit que d'une des modalités parmi d'autres de la perception. On retrouve parfois en filigrane, au cours des articles, quelques indications concernant la perception sonore et le domaine de la communication non-verbale⁸¹. Si *le sonore* a été jusqu'à présent négligé par l'ethnométhodologie (hormis bien sûr les situations de conversation), il n'en reste pas moins qu'il permet de poser des questions d'ordre épistémologique de toute première importance. Coulter avait d'ailleurs commencé à tracer une voie qui n'a pour l'instant pas donné de suite au sein de l'ethnométhodologie, du moins à notre connaissance⁸².

Troisièmement, relativement peu d'attention a été portée aux dimensions affectives et émotionnelles constitutives de la perception. Là encore, si ces dimensions sont pourtant présentes dès l'origine de l'ethnométhodologie (par exemple dans les « expériences déstabilisantes » menées par Garfinkel), elles n'ont que rarement été thématiques comme telles⁸³. Réintroduire *le sentiment* dans l'analyse de l'action et des pratiques sociales permettrait sans doute de penser d'une nouvelle manière l'expérience humaine en acceptant qu'elle engage aussi une part d'imaginaire.

Pour finir, ces trois pistes - l'ordinaire, le sonore et le sentiment - constituent peut être les enjeux principaux de l'ethnométhodologie de demain.

⁸⁰ En ce qui concerne la critique ethnométhodologique du cognitivisme, se reporter aux nombreux travaux de Coulter (1979, 1983, 1989, 1995, 1997). Cet auteur est par ailleurs un des principaux acteurs du débat engagé avec l'écologie de la perception. Par ailleurs, on retrouve la trace des discussions entre interactionnisme et ethnométhodologie dans la revue américaine *Symbolic Interaction*, en particulier, sous la plume de Rawls (1985, 1989).

⁸¹ Bien que de façon partielle, certaines descriptions tentent de rendre compte des klaxons d'automobiles en ville (objet d'un travail non publié de Stacy Burn, mais souvent cité par Garfinkel), du « *cocktail party effect* » (pris aussi en exemple par Garfinkel) ou bien encore des sonneries de téléphone (Garfinkel & Wieder, op. cit.).

⁸² Comme il le montrait dans son ouvrage de 1989, la connaissance et la croyance se posent dans des termes très différents selon que l'on s'intéresse au « voir » ou à l'« entendre ». Sur ces questions, mais dans une toute autre perspective, se reporter aux multiples travaux de Jean-François Augoyard depuis plus de vingt ans, en particulier à Augoyard (1989 et 1991).

⁸³ Exception faite toutefois des travaux originaux et relativement récents de Paperman (1992, 1995).

BIBLIOGRAPHIE

Les articles traduits dans ce recueil figurent avec un astérisque

- AUGOYARD, J.F. [1979] *Pas à pas. Essai sur le cheminement en milieu urbain*. Paris, Seuil
- AUGOYARD, J.F. [1989] Du lien social à entendre. *Actes du XIIIème Colloque de l'AISLF : Le lien social*. textes réunis et édités par W. Fischer et C. Frick, Université de Genève, tome 2, pp. 702-717
- AUGOYARD, J.F. [1991] La vue est-elle souveraine dans l'esthétique paysagère ? in *Le Débat*. n°65, pp. 51-59
- BACCUS, M.D. [1986] Sociological indication and the visibility criterion of real world social theorizing. *Ethnomethodological studies of work*. H. Garfinkel (ed.), Routledge & Kegan Paul, London et New York, pp. 1-19
- BALL, M. et SMITH, G. [1986] The visual availability of queuing's local organisation. *Communication and Cognition*. Vol. 19, No 1, pp. 27-57
- BESSY, C. et CHATEAURAYNAUD, F. [1995] *Experts et Faussaires. Pour une sociologie de la perception*. Paris, Métailié
- BITTNER, E. [1967] The police on skid-row. *American Sociological Review*. Vol. 32, pp. 669-715
- BONU, B., MONDADA, L., RELIEU, M. [1994] Catégorisation : l'approche de H. Sacks. *Raisons pratiques*. n°5, sous la direction de B. Fradin, L. Quéré, J. Widmer, Paris, Editions de l'E.H.E.S.S., pp. 129-148
- BRUCE, V. et GREEN, P. [1993] *La perception visuelle : physiologie, psychologie et écologie*. Grenoble, P.U.G.
- BUTTON, G. (ed.) [1991] *Ethnomethodology and the human sciences*. Cambridge, Cambridge University Press
- BOLTANSKI, L. et THEVENOT, L. [1991] *De la justification. Les économies de la grandeur*. Paris, Gallimard
- CICOUREL, A. [1979] *La sociologie cognitive*. Paris, P.U.F.
- COULTER, J. [1979] *The social construction of mind*. Mac Millan, London
- COULTER, J. [1983] *Rethinking cognitive theory*. St Martin Press, New York
- COULTER, J. [1989] *Mind in Action*. Humanities Press International Inc., Atlantic Highlands, NJ
- * COULTER, J. et PARSONS, E. D. [1990] The Praxiology of Perception: Visual Orientations and Practical Action. *Inquiry. An Interdisciplinary Journal of Philosophy*. Vol. 33, No. 3, pp. 251-272
- COULTER, J. [1995] The Informed Neuron: Issues in the Use of Information Theory in the Behavioral Sciences. *Minds and Machines*. n°5, pp. 583-596
- COULTER, J. [1997] Neural Cartesianism: Comments on the Epistemology of the cognitive sciences. *Reassessing the Cognitive Revolution: Alternative Futures*. D. Johnson (Ed.), Oxford University Press, Oxford
- * COULTER, J. et SHARROCK, W. [1998] On what we can see. *Theory and Psychology*. Vol.8, n° 2, pp. 147-164
- Critique*. [1991] "Sciences humaines : sens social". Vol. XLVII, n° 529-530
- DE FORNEL, M., OGIEN, A. et QUERE, L. (sous la direction de) [2001] *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*. Paris, La Découverte
- DOSSE, F. [1995] *L'empire du sens. L'humanisation des sciences humaines*. Paris, La

Découverte

EspacesTemps. [1992] "Ce qu'agir veut dire", n° 49-50

GARFINKEL, H. [1963] A Conception of, and Experiments with, "Trust" as a Condition of Stable Concerted Actions. *Motivation and Social Interaction*. O.J. Harvey (ed.), New York, Ronald Press, pp. 187-238

GARFINKEL, H. [1967] *Studies in Ethnomethodology*. Englewood Cliffs, Prentice-Hall, Inc.

GARFINKEL, H. et SACKS, H. [1970] On Formal Structures of Practical Action. *Theoretical Sociology : Perspectives and Developments*. J. C. McKinney et E. A. Tiryakian (eds.), New York, Appleton-Century-Crofts, pp. 337-366

GARFINKEL, H., LYNCH, M., LIVINGSTON, E. [1981] The work of a discovering science construed with materials from the optically discovered pulsar. *Philosophy of the Social Sciences*. 11, pp. 131-158

GARFINKEL, H. [1991] Respecification: Evidence for locally produced, naturally accountable phenomena of order*, logic, reason, meaning, method, etc. in and as of the essential haecceity of immortal ordinary society, (I) - an announcement of studies. *Ethnomethodology and the human sciences*. Graham Button(ed.), Cambridge, Cambridge University Press, pp. 10-19

GARFINKEL, H. et WIEDER, L. [1992] Two Incommensurable, Asymmetrically Alternate Technologies of Social Analysis. *Text in Context. Contributions to Ethnomethodology*. G. Watson et R. M. Seiler (eds.), Newbury Park, Sage Publications, pp. 175-206

GARFINKEL, H. [1996] Ethnomethodology's Program. *Social Psychology Quarterly*. Vol. 59, n°1, pp. 5-21

GIBSON, J.J. [1966] *The Sense Considered as Perceptual System*. Houghton Mifflin, Boston, MA

GIBSON, J.J. [1979] *The Ecological Approach to Visual Perception*. Houghton Mifflin, Boston, MA

GIDDENS, A. [1994] *Les conséquences de la modernité*. Paris, L'Harmattan

GOFFMAN, E. [1963] *Behavior in Public Places. Notes on the Social Organization of Gatherings*. New York, The Free Press

GOFFMAN, E. [1991] *Les cadres de l'expérience*. traduit par Isaac Joseph, Paris, Editions de Minuit,

* GOODWIN C. et GOODWIN M. [1996] Formulating Planes: Seeing as a Situated Activity. *Communication and Cognition at Work*. Engestrom and Middleton (eds.), Cambridge University Press, Cambridge, pp. 61-95

GOODWIN, C. [1996] Transparent vision. *Interaction and grammar*. Ochs, Schegloff and Thompson (eds.), Cambridge University Press, Cambridge, pp. 370-404

HANDEL, W. [1972] *Perception As a Constructive Process*. PhD Dissertation. University of California, Santa Barbara

HESTER, S. [1994] Les catégories en contexte. *Raisons pratiques. L'enquête sur les catégories*. n°5, sous la direction de B. Fradin, L. Quéré & J. Widmer, Paris, Editions de l'EHESS, pp. 219-242

JOLE, M. [1992] Trouver une place, prendre son tour. *Les Annales de la Recherche Urbaine*. n° 57-58, pp. 82-87

LANGSDORF, L. [1995] Treating method and form as phenomena: An appreciation of Garfinkel's phenomenology of social action. *Human Studies*. n° 18, pp. 177-188

LATOUR, B. [1994] Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité. *Sociologie du Travail*. n°4, Vol. XXXVI, pp. 587-607

- LEE, J. et WATSON, R. [1992] Regards et habitudes des passants. *Les Annales de la Recherche Urbaine*. n° 57-58, pp. 101-109
- * LIVINGSTON, E. [1987a] Local practice and freeway traffic. *Making sense of ethnomethodology*. London, Routledge and Kegan Paul, pp. 28-30
- * LIVINGSTON, E. [1987b] Pedestrian traffic flow. *Making sense of ethnomethodology*. London, Routledge and Kegan Paul, pp. 21-27
- LYNCH, M. [1985] Discipline and the material form of images: An analysis of scientific visibility. *Social Studies of Sciences*. 15, pp. 37-66
- LYNCH, M. [1987] Ethnométhodologie et pratique scientifique: la pertinence du détail. *Cahiers de recherche sociologique*. Vol. 5, n° 2, pp. 45-62
- LYNCH, M. [1988] The Externalized Retina: Selection and Mathematization in the Visual Documentation of Objects in the Life Sciences. *Human Studies*. 11, pp. 201-234
- LYNCH, M. [1991] Laboratory Space and the Technological Complex: An Investigation of Topical Contextures. *Sciences in Context*. vol. 4, n° 1, pp. 51-78
- * LYNCH, M. [1993] The linear society of traffic. *Scientific practice and ordinary action*. Cambridge, Cambridge University Press, pp. 154-158
- LYNCH, M. [1993] *Scientific practice and ordinary action*. Cambridge University Press, Cambridge
- MANNHEIM, K. [1952] On the Interpretation of Weltanschauung. in *Essays in the Sociology of Knowledge*. traduit et édité par P. Kecskemeti, Routledge & Kegan Paul, Londres
- MAYNARD, D. [1996] Introduction of Harold Garfinkel for the Cooley-Mead Award. *Social Psychology Quarterly*. Vol. 59, n°1, pp. 1-4
- MONDADA, L. [1999] *Décrire la ville. La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*. Anthropos, Collection Villes, Paris
- PAPERMAN, P. [1992] *Vision en sous-sol : la vie quotidienne des policiers dans le métro*. rapport de recherche, Paris, TRASS/IHESI
- PAPERMAN, P. [1992] Les émotions et l'espace public. *Quaderni*. n°18, pp. 93-107
- PAPERMAN, P. et OGIEN, R. (sous la direction de) [1995] *La couleur des pensées. Sentiments, émotions, intentions. Raisons Pratiques n° 6*. Editions de l'EHESS, Paris
- PATOCKA, J. [1988] *Qu'est-ce que la phénoménologie ?* Jérôme Millon, Coll. Krisis, Grenoble
- POLLNER, M. [1979] Explicative Transactions: Making and managing meaning in Traffic Court. *Everyday Language. Studies in Ethnomethodology*. G. Psathas (Ed.), pp. 227-255
- * POLLNER, M. [1975] The Very Coinage of Your Brain: The Anatomy of Reality Disjunctures. *Philosophy of the Social Sciences*. Vol. 5, pp. 411-430
- POLLNER, M. [1991] Que s'est-il réellement passé ? Événement et monde commun. *Raisons Pratiques*. n°2, sous la direction de J.L. Petit, Paris, Editions de l'E.H.E.S.S., pp. 97-122
- Proceedings of the Purdue Symposium on Ethnomethodology*. [1968] R.J. Hill et K.S. Crittenden (eds.), Institute Monograph Series, Number 1, Purdue, IN: Institute for the Study of Social Change, Department of Sociology, Purdue University
- PSATHAS, G. et KOZLOFF, M. [1976] The Structure of Directions. *Semiotica*. Vol. 17, n° 2, pp. 111-130
- PSATHAS, G. [1979] Organizational Features of Direction Maps. *Everyday Language. Studies in Ethnomethodology*. G. Psathas (ed.), Irvington Publishers, Inc. New York, pp. 203-225
- PSATHAS, G. [1986a] The organization of Directions in Interaction. *Word*. n° 37, pp. 83-91
- PSATHAS, G. [1986b] Some sequential structures in direction-giving. *Human Studies*. Vol. 9,

n°2-3, pp. 231-246

PSATHAS, G. [1989] Mobility, Orientation, and Navigation: Conceptual and Theoretical Considerations. *Phenomenology and Sociology. Theory and Research*. Washington, D.C., Center for Advanced Research in Phenomenology & University Press of America, pp. 133-149

PSATHAS, G. [1991] The Structure of Direction-giving in Interaction. *Talk and Social Structure. Studies in Ethnomethodology and Conversation Analysis*. D. Boden et D. H. Zimmerman (eds.), University of California Press, Berkeley and Los Angeles, pp. 195-216

QUERE, L. [1991a] D'un modèle épistémologique de la communication à un modèle praxéologique. *Réseaux. Communication Technologie Société*. n°46-47, pp. 69-90

QUERE, L. [1991b] Qu'est-ce qu'un observable ? *L'espace du public. les compétences du citadin*. Plan Urbain/Editions Recherches, Paris, pp. 36-40

QUERE, L. [1992a] Le sociologue et le touriste. *EspacesTemps*. n° 49-50, pp. 41-60

QUERE, L. [1992b] Le tournant descriptif en sociologie. *Current Sociology*. Vol. 40, n°1, pp. 139-165

QUERE, L. et BREZGER, D. [1992c] L'étrangeté mutuelle des passants. *Les Annales de la Recherche Urbaine*. n° 57-58, pp. 89-100

QUERE, L. (sous la direction de) *La théorie de l'action. Le sujet pratique en débat*. [1993] Paris, CNRS Editions

RAWLS, A.W. [1985] Reply to Gallant and Kleinman on symbolic interaction vs. ethnomethodology. *Symbolic Interaction*. 8 (1), pp. 121-140

RAWLS, A.W. [1989] Interaction order or interaction ritual: Comment on Collins. *Symbolic Interaction*. 12 (1)

RELIEU, M. [1993] L'ethnométhodologie, une respécification radicale de la démarche sociologique. *Cahiers de Recherche Ethnométhodologique*. n°1, pp. 55-71

RELIEU, M. [1994] Les catégories dans l'action. L'apprentissage des traversées de rue par les non-voyants. *Raisons pratiques. L'enquête sur les catégories*. n°5, sous la direction de B. Fradin, L. Quéré & J. Widmer, Paris, Editions de l'E.H.E.S.S., pp. 185-218

RELIEU, M. [1996] Voir et se mouvoir en marchant dans la ville. *Le Courrier du CNRS*. n°82, pp. 107-109

RELIEU, M. [1999] Du tableau statistique à l'image audiovisuelle. Lieux et pratiques de la représentation en sciences sociales. *Réseaux*. Vol. 17, n° 94, pp. 49-86

RELIEU, M. [1999] Travaux en public. La dynamique d'une situation problématique. *Raisons pratiques*. n°10, sous la direction de M. de Fornel et L. Quéré, Paris, Editions de l'E.H.E.S.S., pp. 95-117

RYAVE, A.L. et SCHENKEIN, J.N. [1975] Notes on the Art of Walking. *Ethnomethodology. Selected Readings*. R. Turner (ed.), Middlesex, Penguin Education, pp. 265-274

SACKS, H. [1972] Notes on police assessment of moral character. *Studies in Social Interaction*. D. Sudnow (ed.), The Free Press, New York, pp. 280-293

* SACKS, H. [1992a] On doing "being ordinary". *Lectures on Conversation*. Vol. II, G. Jefferson (ed.), Blackwell Publishers, Oxford, pp. 215-221

SACKS, H. [1992b] Conveying information; Story-connective techniques; Recognition-type descriptors; 'First Verbs'; Understanding; Differential organization of perception. (Lecture 2), *Lectures on Conversation*. G. Jefferson (ed.), Blackwell Publishers, Oxford, pp. 175-187

* SACKS, H. [1992c] On Exchanging Glances. (Lecture 11), *Lectures on Conversation*. Vol. I, G. Jefferson (ed.), Blackwell Publishers, Oxford, pp. 81-94

SCHEGLOFF, E. [1972] Notes on a Conversational Practice: Formulating Place. *Studies in Social Interaction*. D. Sudnow (ed.), The Free Press, New York, pp. 75-119

SHARROCK, W. et WATSON, R. [1990] L'unité du faire et du dire. L'action et l'organisation sociales comme phénomènes observables et descriptibles. *Raisons pratiques*. n°1, sous la direction de P. Pharo et L. Quéré, Paris, Editions de l'E.H.E.S.S., pp. 227-254

SHARROCK, W. et ANDERSON, B. [1991] Epistemology: professional scepticism. *Ethnomethodology and the human sciences*. G. Button (ed.), Cambridge University Press, Cambridge, pp. 51-76

SCHEGLOFF, E. [1972] Notes on a Conversational Practice: Formulating Place. *Studies in Social Interaction*. D. Sudnow (ed.), The Free Press, New York, pp. 75-119

SCHÜTZ, A. [1987] *Le chercheur et le quotidien*. traduit de l'américain par A.N. Noschis-Gilliéron, Méridiens Klincksieck, Paris

* SUDNOW, D. [1972] Temporal Parameters of Interpersonal Observation. *Studies in Social Interaction*. D. Sudnow (ed.), The Free Press, New York, pp. 259-279

WATSON, R. [1994] Catégories, séquentialité et ordre social. *L'enquête sur les catégories. Raisons Pratiques*. n° 5, sous la direction de B. Fradin, L. Quéré & J. Widmer, Paris, Editions de l'E.H.E.S.S., pp. 151-184

WATSON, R. [1995] Angoisse dans la 42ème rue. *Raisons pratiques*. n°6, sous la direction de P. Paperman et R. Ogien, Paris, Editions de l'E.H.E.S.S., pp. 197-216

WITTGENSTEIN, L. [1961] *Investigations philosophiques*. Paris, Gallimard

WOLFINGER, N. [1995] Passing moments. Some Social Dynamics of Pedestrian Interaction. *Journal of Contemporary Ethnography*. Vol. 24, n°3, pp. 323-340

ZIMMERMAN, D. et POLLNER, M. [1996] Le monde quotidien comme phénomène. *Cahiers de Recherche Ethnométhodologique*. n°2, pp. 7-37